



ELLE CULTURE

CULTE

DANS L'OEIL DE DEPARDON

PAR MANOU FARINE



Il a tout fait ou presque : paparazzo, reporter, patron de la profession, cinéaste multi-primé, portraitiste, écrivain... Pas une année sans film, expo, édition qui nous confronte au calme regard de Raymond Depardon. Cet automne, ce sera au tour de la Fondation Henri Cartier-Bresson pour un solide coup d'œil dans le rétro. Histoire de comprendre ce qui tient cette œuvre-coloisse, errance à portée de route, regard à portée d'objectif, écoute à portée de caméra. Au programme ? Soixante ans d'obsessions : l'enfance dans la ferme familiale du Garet, les terrains de conflit, Tchad, Liban, Éthiopie, les lieux de réclusion et de violence institutionnelle comme les moindres bruissements et silences du monde rural. Des images sans éloquence, tenues à distance, à la recherche du « temps faible », bien loin de l'« instant décisif » de Cartier-Bresson. Et surtout la place grandissante de l'écriture, ces anti-légendes, fulgurances en prose à la première personne, mélancolies intérieures publiées au gré des livres et des séries photo. Un peu comme la soudure d'une œuvre qui ne cesserait d'interroger la place de son auteur. Comme si photographe c'était d'abord récupérer une image enfouie au fond de soi.

« RAYMOND DEPARDON. TRAVERSER », jusqu'au 17 décembre, Fondation HCB, Paris-14*. Également un livre aux Éditions Xavier Barral.



1. Glasgow, Écosse, 1980. 2. Ferme du Garet, la chambre des parents, 1984 (dans le cadre à droite, Raymond Depardon). 3. Métro avenue du Président-Kennedy, Paris-16^e, 1997. 4. Peshawar, Pakistan, 1978.



22 SEPTEMBRE 2017